

Tenter



le cosmos

## de photographeur

Aujourd'hui, l'idée que les atomes sont les plus petits éléments de la matière relève déjà des vieilles légendes, au côté de la théorie des quatre éléments, le feu, l'eau, l'air et la terre. C'est du plus ancien de ces deux classiques de la théorie que traitent les photographies contemporaines de Gundula Schulze el Dowy, dans des œuvres qui ont été créées en 1996 au Japon.

La photographe, née en 1954 à Berlin-Est, vit et travaille en voyage depuis la chute du Mur. Au début de sa carrière, la photographe avait reçu un encouragement essentiel: le soutien que lui accorda le légendaire photographe américain Robert Frank, dont elle fit la connaissance au cours d'un long séjour aux États-Unis.

La vie à New York a radicalement transformé son regard. Les mouvements, les superpositions sont apparus dans ses photographies. Du noir et blanc, elle est passée à la couleur. Les objets étaient surtout, pour Gundula Schulze el Dowy, un moyen de faire apparaître l'expérience vécue. *Spinning on my heels* était le titre d'une série de photos prises entre 1991 et 1993 en Amérique. Ces instantanés pris à la file au cours des patrouilles de la photographe, étaient fixés par exposition multiple sur un unique négatif. Cela a donné le jour à des photos très complexes dans lesquelles les différentes impressions se complètent et se superposent. Des images mystérieuses, qui tiennent plus du rébus que de la photographie ordinaire.

Après de longs séjours en Italie, aux États-Unis et en Égypte, elle est partie en 1996 pour Tokyo, pour y recevoir un prix de photo inter-

national unique en son genre, *The 12th Prize for Overseas Photographers of Higashikawa Photo Fiesta 96*. Au Japon aussi, elle a séjourné un certain temps.

Le Japon, c'est une île dans laquelle le feu volcanique bouillonne en profondeur sous l'écorce terrestre, et où le taifun souffle régulièrement dans les villes et sur les champs. Gundula Schulze el Dowy s'est surtout intéressée à l'aspect spirituel de cette culture. En tant que photographe, elle voulait capter des dimensions cosmiques qu'elle éprouvait ici avec une force toute particulière. Les photos qu'elle a prises au Japon font certes apparaître le visible, mais leur cible est l'abstrait. Elles visent la conscience de l'observateur. Gundula Schulze el Dowy veut donner au regard un accès à des dimensions qui, en principe, échappent à la photographie. Ce sont des phénomènes terrestres qu'elle recherche avec son appareil et qu'elle photographie depuis un point de vue terrestre, mais ses photos sont telles que l'idée que se fait l'observateur va et vient entre deux perspectives, celui de l'appareil, et celui d'un point cosmique, imaginaire.

L'observateur voit le gravier soigneusement peigné des jardins zen, mais aussi les structures énergétiques de champs de force magnétiques. Les anneaux annuels qui s'enroulent autour du trou d'une branche dans le bois des marches du temple lui apparaissent un moment comme le bois qu'ils sont effectivement jusqu'à ce que son imagination transforme cette marche polie par cent milles contacts en une tout autre chose. On croit avoir une position à l'extérieur de l'atmosphère terrestre, on pense voir à grande dis-

tance le feu des spirales galactiques. Les ondes imbibées de lumière qui se propagent en cercles concentriques dans un étang tranquille deviennent une métaphore de la création, pour un observateur attentif qui se laisse prendre par ce type de magie de l'image.

Pour rendre photographiable l'élément aérien, Gundula Schulze et Dowy a créé des bulles de savon qui, dans l'air très humide du Japon, existent peut-être quelques secondes de plus qu'en d'autres endroits du monde. Après avoir fait passer son propre souffle dans cette enveloppe si fine d'eau détendue, elle doit laisser tomber son chalumeau aussi vite que possible et prendre son appareil. Les photos montrent la bulle de savon, mais elle se révèle comme un miroir transparent et métaphysique. Alors que la caméra fixe l'espace d'une seconde dans l'existence fugitive de cette structure, nos yeux peuvent voir ce qu'ils ne peuvent voir d'habitude. Dans les beaux tourbillons de couleur, qui sont surtout de tendres frontières entre l'intérieur et l'extérieur, se reflètent le ciel et les arbres qui se trouvent de ce côté de la bulle,

dans le dos de l'appareil, si l'on peut dire; et l'on voit en outre se refléter sur l'enveloppe le ciel et les arbres qui se dressent de l'autre côté. Il y a des photos de bulles qui portent en leur centre une singulière tache noire, à l'endroit où l'ombre de la photographe, tombant sur le côté convexe, recoupe le reflet inversé de l'ombre de la face intérieure concave.

L'objet ainsi transformé par le média donne à notre expérience du temps la possibilité de se remettre en question. Quelque chose qui éclate très vite dans son rapport avec nous entre soudain dans une relation intemporelle, et nos yeux peuvent observer en toute tranquillité ce qui, autrement, échappe au regard.

Comme Monet, qui voyait le ciel dans son étang de nénuphars, l'observateur peut découvrir, dans les pierres, les nœuds du bois, les bulles de savon et les vagues concentriques de l'eau, le cosmos et son ombre à lui, au milieu.

*Ursula Werner*

*Bibliographie:  
Gundula Schulze et Dowy:  
Ägyptische Tagebücher,  
Edition Stemmle,  
8802 Kirschberg, Zurich 1998.*



*Tokyo 1996*